

La louve

Thérèse Albert-Rébé

Numéro 84, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13475ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Albert-Rébé, T. (2000). La louve. *Moebius*, (84), 7–9.

THÉRÈSE ALBERT-RÉBÉ

La louve

J'ai toujours aimé l'automne. La vivacité des couleurs, l'or, le cuivre, se diluent dans la lumière qui décline. C'est splendide comme une tragédie secrète.

Lorsque j'étais cadre à la SAM, je passais par le parc Teyssèdre en sortant du bureau. En octobre, je m'installais quelques instants sur un banc, avec pour alibi *Le Monde* ou *L'Express*... En réalité, je ne lisais pas vraiment. Je regardais les arbres, à quel point l'automne les atteignait, les gens, les enfants... les femmes surtout.

C'est là que je l'ai vue pour la première fois. Je l'ai vue sous les rayons obliques du soir, auréolée d'un éclat qu'elle ne soupçonnait pas.

Elle avançait, visiblement absorbée par ses pensées, sa démarche à la fois hésitante et sauvage était celle d'un animal hors de son territoire. Elle était vêtue d'un imperméable noir, assez informe et sa silhouette menue était différente, si différente de celles auxquelles je m'intéressais d'habitude! Ses cheveux rassemblés sur la nuque étaient si pâles qu'ils prenaient les nuances des rayons du soir, presque lunaires. Je la regardais sans discrétion aucune, tellement surpris que rien ne retenait ma curiosité.

Elle s'est arrêtée au bord du «lac aux cygnes», un bassin ovoïde où trois cygnes apprivoisés évoluaient en liberté surveillée.

J'ai cherché son regard, et à force d'insistance, je l'ai reçu sans aucun ménagement: des yeux fauves, d'un miel chaud, m'ont fixé un instant sans la moindre timidité, sans la moindre sympathie.

J'ai cru ne jamais la revoir. Et je l'ai revue, le vendredi d'après. Le soir était tombé sur la place Del-

pech. Les néons des enseignes, des vitrines, les lampes de la place, les codes des voitures reconstruisaient l'espace, le fragmentaient par les contrastes d'ombre et de lumière. Un groupe de vendeurs de journaux interpellait les passants. Vêtus de noir, ils scandaient des slogans en une liturgie inquiétante et codée. Elle était au milieu d'eux, les bras chargés de journaux, silencieuse, mais son visage déterminé accrochait les regards, contraignait l'attention.

Bien sûr, c'est à elle que j'ai acheté le journal. Presque fébrilement. Le titre s'étalait en lettres de sang au-dessus de la noirceur des lignes serrées. Je n'ai pas osé lui parler. Simplement, j'ai souhaité montrer ostensiblement mon intérêt pour le journal. Je l'ai déplié, là, debout sur le trottoir, et courant le risque d'être vu, j'ai commencé à le lire.

J'ai découvert leur monde, son monde. Un monde où la violence appelle une autre violence, purificatrice, celle-là, où toute douleur appelle l'imprécation, le poing levé et à terme le fusil, la bombe. Un monde où la justice est couleur de courage et de sang...

Le vendredi suivant, j'ai questionné le meneur du groupe. J'ai voulu des informations. Pour me répondre, ils m'ont invité au café. J'ai pu m'asseoir auprès d'elle. J'ai su qu'elle s'appelait Loba, Louve, comme la dame de Pennautier, brûlée au pied de Montségur, par pur amour.

Puis j'ai osé l'inviter seule au même café. Elle a accepté, avec l'économie de paroles, l'intensité troublante qu'elle mettait dans chacun de ses regards et de ses gestes rares. J'ai brûlé au feu de son regard trop clair et j'ai entrevu le monde par lui. Ce monde qu'elle partageait avec eux, sans la moindre hésitation et sans la moindre cruauté, comme une évidence. Il y avait les chasseurs et les chassés. Les chassés se faisaient chasseurs à leur tour jusqu'à la paix finale.

Il a fallu attendre un mois pour qu'elle vienne chez moi.

Nous n'avons pas allumé la lumière. Nous nous sommes retrouvés dans la nuit. J'ai été surpris de sa force, de cette façon qu'elle a eu de répondre à la vio-

lence de mon désir. Il m'a semblé que de nos corps assemblés surgissait la vie même. Jamais l'amour n'avait eu pour moi ce goût de nécessité, cette puissance génésique, comme si l'avenir dépendait de notre étreinte.

La ville disparaissait, les murs s'écroulaient et nous étions seuls sous les arbres, près d'une source originelle. Et demain serait le premier matin du monde.

Pendant deux mois, elle est venue presque toutes les nuits. Secrète. Presque furtive. Et ma vie basculait vers elle. Je ne trouvais de saveur qu'à ces nuits pleines où la lune posait sur elle de fugaces reflets plus clairs encore que sa chair.

Mon cœur s'exaltait. Un jour, j'ai voulu trouver comment lui dire mon amour. J'ai couru la ville et j'ai cherché un objet puisque les mots entre nous étaient de si peu d'usage. Chez le joaillier le plus cher de l'avenue Belle Isle, un torque énorme brillait d'un éclat pur, simplement posé sur du velours noir. J'ai vidé joyeusement mon codevi pour m'emparer de ce bijou royal et sauvage.

La nuit, je l'ai passé autour de son cou mince. Elle a souri, un peu lointaine, à son image dans le miroir.

Au matin, elle n'était plus auprès de moi... son imperméable noir, son grand sac de cuir n'étaient plus accrochés à la patère de l'entrée. Sur le marbre de la cheminée, le torque d'or était posé... Il y avait un mot sur une feuille arrachée d'un carnet: «On n'attache pas une louve!»

Je ne l'ai jamais revue.

J'ai rôdé place Delpech. J'ai même déniché sa chambre d'étudiante. Mais la logeuse m'a appris qu'elle n'avait pas laissé d'adresse... J'ai cherché encore... et ses compagnons ont fini par me dire, avec un air de mystère et sous le sceau du secret, qu'elle avait rejoint un autre groupe de combattants... Destination inconnue... clandestine... forcément dangereuse.

Ma louve avait rejoint sa meute.

Depuis, bien des saisons ont passé. J'ai rompu ma laisse. J'ai quitté la SAM. Et j'habite ici, à l'orée de cette forêt. Libre et seul.